

Entretiens inédits
avec Claude Sautet

Du même auteur

Le Cinéma de Claude Sautet, collection « Cinéma permanent »,
Éditions Lherminier, 1985

Joseph Korkmaz

Entretiens inédits
avec Claude Sautet

Orizons
2019

Dans la même collection

Alain Brenas et Toufic El-Khoury (dir.), *La ville méditerranéenne au cinéma*, 2015.

Michel Arouimi, *La métaphysique au cinéma*, 2016.

Jad Hatem, *Matrix, Marx et le Messie*, 2017.

Sous la direction de Élie Yazbek, *Le super-héros à l'écran — Mutations, transformations, évolutions*, 2017.

Avant-propos

J'ai rencontré Claude Sautet pour la première fois en 1981. À l'époque je préparais une thèse de doctorat en études cinématographiques à Paris I. Je connaissais le cinéaste à travers ses films que je projetais dans les ciné-clubs que j'animais dans des lycées, des universités et au CNC de Beyrouth. Claude Sautet est venu d'ailleurs au Liban au début des années soixante-dix, invité par le Lycée Champville. Il avait présenté et commenté ses films et ceux d'autres cinéastes qu'il appréciait. Je suivais sa carrière par la lecture des revues mensuelles, *Positif*, *Les Cahiers du cinéma*, *Cinéma 60 et 70*, *Écran*, *La Revue du cinéma Image et son*, *Cinématographe*, des revues hebdomadaires, *L'Express*, *Le Point*, *Le Nouvel Observateur...*, du quotidien *Le Monde*. Ses films étaient diversement appréciés par la critique. Pour beaucoup Sautet est un réalisateur de la « qualité française » et en plus il avait un succès public, donc il est condamné aux gémonies et son cas est désespéré. Heureusement qu'une certaine critique clairvoyante ne s'était pas fourvoyée et n'avait pas suivi la mode politico-nombriliste du moment. La revue *Positif*, sous l'impulsion de Michel Ciment qui s'entretenait régulièrement avec Sautet, consacrait un dossier à chacun de ses films et des articles signés par Gérard Legrand, Michel Sineux, Jean-Paul Tôrôk, a pris sa défense face à la revue rivale, *Les Cahiers du cinéma*, qui lui a déclaré la guerre. Dans les autres revues et dans les quotidiens et magazines, Sautet avait des partisans et des pourfendeurs, ce qui était plus ou moins compréhensible. Sans vouloir développer la réception par la cri-

tique et le public de l'œuvre de Sautet (ce n'est ni le sujet ni le cadre de ce texte), on peut néanmoins affirmer qu'elle n'était pas considérée suffisamment appropriée aux thèses universitaires. Quand je me suis adressé à Paris III, une thèse sur Sautet n'était pas acceptable. On m'a proposé Truffaut, Godard, Rohmer ou Chabrol. Il fallait s'orienter ailleurs, à Paris 1 par exemple où dans le département cinéma dont le responsable était Jacques Goimard, spécialiste de films de science-fiction et de surcroît critique à *Positif*, se trouvaient, entre autres admirateurs de Sautet, Michel Ciment et Claude Beylie. Ce dernier m'a donné le numéro de téléphone du réalisateur et j'ai soumis le sujet de ma thèse à Michel Ciment qui a accepté volontiers de la diriger.

J'ai donc appelé Claude Sautet qui n'a pas saisi du coup ce que je voulais faire. Il a pensé que je désirais, tel un journaliste, une interview et que j'avais caché cette intention par des considérations universitaires. Enfin le premier entretien a eu lieu en 1981 comme tous les suivants à son domicile parisien, Avenue des Gobelins. Je lui ai expliqué mon projet et notamment l'approche socio-ethnologique des films qui vont des *Choses de la vie* à son dernier en date, *Un Mauvais fils*, et que j'avais besoin d'en savoir plus pour mener à bout mon travail. Mes propos l'ont autant enthousiasmé que paniqué. Il ne cessait de me dire : « *Mais comment tu vas faire ?* » Il ne pensait pas que ses films pourraient faire l'objet d'études savantes parce qu'ils étaient éloignés de l'intellectualisme caractéristique des films d'auteurs. Évidemment l'optique la plus féconde est celle qui est la plus adaptée au contenu et à la finalité de son œuvre, à savoir le portrait de personnages empêtrés dans leur quotidien sentimental, professionnel et temporel.

Il avait également peur pour moi. Je venais d'un pays en pleine guerre civile. Au début des années quatre-vingt, entrer et sortir du Liban étaient pour le moins périlleux. Partout des barrages armés, des contrôles d'identité, des prises d'otages, des séquestrations et des interrogatoires interminables, des bombardements imprévisibles et des voitures piégées. L'aéroport situé à Beyrouth Ouest était pratiquement inaccessible pour les habitants de Beyrouth Est à majorité chrétienne. Sautet ne cessait de s'inquiéter et m'interrogeait sur la situation du pays à chaque rencontre. Par-

ler du cinéma dans pareilles circonstances relevait de l'absurde. Cependant l'échappée parisienne, en dépit de son coût et des frayeurs qui la précédaient, devait déboucher sur une thèse dans les délais prescrits. Il fallait tout boucler à la fin de l'année 1984. Au début j'interrogeais le cinéaste et je prenais quelques notes, mais petit à petit je me rendais compte que je devais enregistrer nos propos pour que je puisse les reprendre et les analyser calmement. Ainsi à la troisième rencontre, j'avais un petit magnétophone à cassettes. Les enregistrements duraient des heures. Sautet fumait beaucoup. Il prenait à cœur toutes les questions, avalait certains termes, se répétait forcément devant mon insistance et parfois mon acharnement à obtenir des réponses. Ce travail harassant se terminait par un copieux déjeuner offert par le cinéaste dans un des restaurants qu'il connaissait. Il y avait toujours une table prête pour un habitué des lieux et son hôte du moment. Chaque fois que j'entrais dans une brasserie en sa compagnie, je me souvenais des scènes similaires dans ses films : les intérieurs bondés et enfumés, les conversations de vive voix, les rires sous cape, le bandonéon en moins. Beaucoup de gens le saluaient : des hommes de lettres, des artistes, le personnel attentionné. On se donnait ensuite rendez-vous dans deux ou trois mois selon ma disponibilité et l'avancement de ma réflexion.

Évidemment les entretiens n'avaient pas pour objectif la diffusion ou la publication. Ils servaient d'outils pour étayer tel ou tel point de vue. Les répétitions des questions et des réponses étaient fréquentes, ne serait-ce que pour revenir sur certaines explications et y ajouter des éléments nouveaux. Les répétitions sont également dues à la nature et à la structure de la thèse. En effet la même question peut servir dans différentes parties du développement, sans oublier le fait que mon interlocuteur répondait spontanément et sans préparation. Sautet avait une connaissance inouïe du moindre détail de ses films, mais il était souvent surpris par telle ou telle question, et surtout n'avait pas de réponses immédiates. Alors il fallait reposer la question une autre fois et lui donner le temps nécessaire d'y réfléchir. Comme de nombreux cinéastes de sa génération, Sautet est presque un autodidacte. La conceptualisation et le jargon universitaire le

barbaient. Il ne les comprenait pas et ne les appréciait guère. Il s'en explique d'ailleurs clairement au début de nos entretiens.

Ces répétitions et la difficulté de transcrire les propos du cinéaste sont une des raisons de la mise de côté d'une quinzaine de cassettes d'entretiens étalés sur plus de seize ans. L'urgence qu'il y avait à terminer à temps la thèse (publiée en 1985 sous le titre, « *Le cinéma de Claude Sautet* », Ed. Lherminier) n'étant plus de mise, j'ai rencontré le cinéaste à titre amical chaque fois que je venais à Paris jusqu'au début de l'année 1997. Je continuais à enregistrer nos rencontres, l'interrogeant particulièrement sur ses films récents : *Quelques jours avec moi*, *Un Cœur en hiver* et *Nelly et Monsieur Arnaud*. Ces entretiens plus détendus et plus sereins étaient fouillés et Sautet s'y livrait abondamment. Ils devaient fournir une documentation et une matière fondamentale à une nouvelle étude qui n'a pas eu lieu, sur notamment l'esthétique du cinéaste. Dans le dernier entretien en janvier 1997, Sautet se portait bien et il était encore à la recherche d'un sujet pour un film, étape qui risquait de prendre beaucoup de temps. Je ne l'ai plus revu jusqu'à sa mort en juillet 2000.

La disparition de Claude Sautet m'a foudroyé et la mort quelques mois après de Graziella, sa femme, qui m'encourageait à publier un autre livre sur son mari, ont freiné mon zèle pour longtemps. J'avais rangé les cassettes des entretiens avec deux lettres de la main du cinéaste et quelques scripts originaux qu'il m'avait laissés, dans un coin de ma bibliothèque. Je n'osais ni les écouter, ni même les toucher. J'entendais toujours la voix du cinéaste dans mes oreilles, j'attendais son accueil chaleureux, son regard bleu azur, la parfaite complicité entre nous jusqu'au tutoiement mutuel. Les années ont passé. Des livres importants ont été publiés depuis. Je me les procurais tous et je les lisais attentivement. Il y a eu ceux de Gérard Langlois, Sandra Marti, Jacques Layani, la remarquable somme de Dominique Rabourdin, N.T. Binh et Renaud Bezombes et les *Conversations avec Claude Sautet* de Michel Boujut. Il faut dire que l'œuvre de Sautet a gagné en considération avec le temps.

Le recul aidant et trente-sept ans après notre première rencontre, j'ai pensé que le moment est venu de rendre compte à la postérité des entretiens que j'ai réalisés. J'ai dû confier la transcription des enregistrements à un ami, Vincent Sugier, puis ensemble nous avons relu et apporté les corrections nécessaires. Rester la tâche ardue de la lisibilité des propos et du traitement des répétitions inévitables. J'ai tenté autant que possible de préserver le matériau initial et de reproduire fidèlement les intentions et les mots du réalisateur. C'est pourquoi j'ai conservé certaines répétitions quand elles s'inscrivaient dans la continuité des interrogations et quand le sens global l'exigeait. En revanche j'ai gommé les données relatives à la vie privée et les digressions et les parenthèses qui n'avaient pas de rapport avec l'analyse et la compréhension des films.

Il faudrait que le lecteur d'aujourd'hui se mette dans la peau et les mentalités des gens du dernier tiers du XX^e siècle. La France et le monde ont changé. La condition de la femme s'est améliorée, les verrous d'une morale sociale plus ou moins rigide ont sauté. On tolère mieux les prétendues excentricités du passé. La vie de couple, sujet majeur dans l'œuvre de Sautet, a évolué. Il y a eu le mariage pour tous et le couple hétéro n'est plus la seule formule de l'existence à deux. Paradoxalement ce sont les données économiques qui demeurent les mêmes : le chômage notamment des jeunes est bien présent, le sort des retraités s'est dégradé, la suppression d'emplois due aux structurations des entreprises, à la concurrence des pays du Sud et aux avancées technologiques, est toujours une triste réalité. Les références à des événements politiques propres à la France, à des idées et des modes de pensée, à des auteurs cités et à des films mentionnés, sont à remettre dans l'époque, c'est-à-dire les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Aujourd'hui un autre regard est porté sur certaines de ces données. Cependant leur dépassement et parfois leur remise en cause ne doivent pas masquer leur importance en tant que témoignages et documents sur les mentalités et les préoccupations des Français. Le cinéma n'est-il pas le reflet et l'illustration par excellence de son temps ?

Aucune retouche n'a été faite au langage familier et simple de Claude Sautet. Même si les propos n'apportent pas souvent de grandes nouveautés quant à l'interprétation des motivations et des finalités des personnages (les interviews accordées à *Positif* et à Michel Boujut ont rempli partiellement ce rôle), ils n'en restent pas moins instructifs parce que les entretiens et les écrits, en dépit de leur perspicacité, n'épuisent pas l'œuvre, mais lui ouvrent de nouvelles perspectives. Ainsi Truffaut n'a pas tout dit — loin s'en faut — sur Hitchcock dans ses fameux entretiens. Il est même passé à côté de grands films comme *Spellbound* (*La maison du docteur Edwards*) ou en a négligé à tort des aspects fondamentaux. Sans oublier que le cinéaste interrogé a tendance à satisfaire son interlocuteur, surtout quand il n'a pas de réponses claires et convaincantes à fournir. La personnalité de l'intervieweur, la connaissance qu'il a de l'œuvre et son interprétation qui se distingue à des degrés divers de celle des autres critiques, imprègnent tout entretien et lui donnent un caractère inédit. Michel Ciment, rompu à l'exercice, a bien mis en valeur cette réalité dans *Le Cinéma en partage* (Payot et Rivages, 2014) où il retrace et commente son itinéraire de plus d'un demi-siècle de passion pour le septième art et son rôle d'interlocuteur privilégié de cinéastes qui lui sont proches.

Il y a un film, *Garçon !*, qui n'a pas une place dans ces *Entretiens*. En réalité je l'ai visionné dans une séance spéciale avec Sautet et j'en ai discuté longuement avec lui, mais je n'avais pas enregistré nos propos. Le cinéaste n'était pas entièrement satisfait de *Garçon !*, en dépit d'un accueil critique honorable (Alexandre Astruc a même écrit dans *Paris-Match* que c'était le meilleur film de Sautet). Le mécontentement du réalisateur est dû en partie au ressassement thématique, aux ennuis qui ont précédé le tournage, notamment le refus de Montand qui revenait d'une tournée triomphale aux États-Unis, de jouer un chef de rang dans une brasserie. Or Montand avait signé un contrat et avait donné son accord préalable au script. Le cinéaste a pris du temps pour se remettre de ce qu'il considérait comme un échec relatif. Il lui a fallu cinq ans pour entreprendre un virage nouveau dans *Quelques jours avec moi*. Il abandonne Jean-Loup Dabadie, son

coscénariste attiré, pour Jacques Fieschi et Jérôme Tonnerre, ses acteurs fétiches (Piccoli qui ne cessait de lui solliciter un rôle, Montand) pour la nouvelle génération d'interprètes (Daniel Auteuil, Sandrine Bonnaire, Vincent Lindon, puis Emmanuelle Béart, André Dussolier) et quelques-uns de ses techniciens et collaborateurs habituels (le chef opérateur Jean Boffety remplacé par Jean-François Robin et le producteur Alain Sarde par Philippe Carcassonne).

Ces *Entretiens* ne représentent qu'une partie des tête-à-tête que j'ai eus avec Claude Sautet. Nos conversations s'étendaient à beaucoup de domaines : la politique du moment, la situation au Liban, les projets non aboutis, la musique, les livres lus, les rapports avec les cinéastes et les critiques, les acteurs et les actrices, la vie privée, etc... Ces tête-à-tête sont marqués à jamais dans mon esprit. Je veux, par cette publication, rendre un dernier hommage à un grand cinéaste. Les films resteront pour ce qu'ils sont dans l'Histoire du cinéma, mais Sautet lui-même mérite d'être connu. Il est aussi attachant que ses personnages.